

Janvier 2024

Le Journal des Amis des Musées de Bourges

N° 29 : La vie de l'Association : Voyages, Conférences, Ateliers

Billet de la Présidente

Le journal a marqué un long temps de repos, non pas que les articles ne fussent pas écrits, non pas que les rubriques manquaient ou que l'imagination fût en défaut, mais la mise en page demande beaucoup de temps et de patience et il est parfois difficile d'assurer seule cette tâche, surtout lorsque de malencontreuses manœuvres ou une panne d'ordinateur font perdre tout le travail effectué...

Dans ce numéro, nous vous proposons au menu des conférences ou des voyages qui sont bien loin dans le temps, mais ce sera, espérons-le, un moyen de revivre de bons moments, peut-être un peu rangés dans les souvenirs.

Sont également évoqués deux événements importants dans notre ville, l'ouverture de la Maison des Musées pour la Nuit des musées en mai 2023 et la Journée européenne des associations d'amis de musées le 8 octobre 2023.

Je ne peux pas non plus oublier de rappeler la joie et la fierté qui ont inondé le cœur de bien des Berruyers en apprenant, le 13 décembre dernier, que notre ville, « le petit poucet » de la compétition, avait été désignée capitale européenne de la culture pour 2028. Devant nous, il y a donc quatre ans pour accomplir un travail colossal, mettre en œuvre les projets passionnants, concrétiser des rêves, peut-être augmenter la capacité hôtelière et de restauration de l'agglomération. Pour notre association, nous appellerons de nos vœux la réalisation des projets de restructuration des musées que nous attendons, ainsi qu'une meilleure desserte ferroviaire...

Et bien évidemment, l'Association sera toujours aux côtés de nos musées.

La Présidente
Pierrette Tisserand

Nuit des musées 2023 : l'occasion d'inaugurer la Maison des Musées

Le 13 mai 2023, la Maison des musées, place Etienne Dolet, était inaugurée et notre association y avait installé son comptoir pour la traditionnelle Nuit des musées. La soirée avait débuté au cinéma de la Maison de la Culture, par la projection du documentaire *Kanak, enquête sur une collection* suivie d'un débat animé par le réalisateur Mehdi Lallaoui. Le film avait été réalisé à l'occasion de l'exposition éponyme au musée du Berry en 2020 initiée par Dominique Deyber. Il a pu être projeté à Bourges grâce au mécénat de notre association.

De nombreux visiteurs se sont attardés à notre stand. La soirée s'est terminée de façon festive, autour d'une coupe de champagne à l'initiative de Mme Margo- Schwebel et de son équipe.

Laurent Martin Saint Léon

SOMMAIRE

P1 : Billet de la Présidente/ Nuit des Musées

P2 /3 : La Pologne, conférences

P4 : Bazille, conférence

P5 : Sisley, conférence

P6 : Cézanne, conférence

P7 : Manet/Degas, visite exposition

P8 : Haussmann, conférence

P9 : Montluçon, visite

P10 / 11 : Kimonos, + fiche technique

P12 : Un grand jour, le 8 octobre 2023

Une Pologne tournée vers l'Ouest - Louis XV et la Pologne

Les 11 janvier et 8 février 2023, Fabrice Conan a présenté un diptyque dans lequel la Pologne joue un rôle central.

Le premier volet, cartes à l'appui, a montré, dans des frontières fluctuantes (à son apogée ses territoires s'étendaient de la Baltique à la mer Noire) un agrégat de peuples qui ont toujours peiné à faire nation. Cette grande voie de passage et de commerce qu'est la Pologne a par conséquent été le théâtre d'un grand brassage de populations, d'une instabilité permanente et de guerres incessantes. S'y ajoute un mode de fonctionnement clanique aggravé par les intrigues des grandes puissances qui cherchent à en tirer parti par une corruption généralisée.

Comment associer au monde des arts cette mosaïque de cultures, de langues et de religions, plus préoccupée de batailler pour s'étendre ou simplement exister ?

Un premier élément de réponse intervient en 966 par la conversion de Mieszko 1^{er} à l'église de Rome. Par-delà de nombreux aléas, la Pologne se tourne résolument vers l'ouest. Une seconde étape est franchie lorsque, à partir de la Renaissance, les souverains et l'Eglise font appel aux artistes occidentaux. Accourent principalement des Italiens, des Flamands, des Français. Tout d'abord, un certain nombre d'éléments viennent de l'étranger : tapisseries, frises, sculptures, plans d'édifices ... Aux artistes étrangers œuvrant sur place, on adjoint toujours un Polonais « en formation ». Se constitue ainsi, peu à peu, un corpus d'artistes et d'artisans qualifiés. Puis, des Polonais vont apprendre en Europe de l'ouest en effectuant leur « grand tour ». Ils reviennent dans leur pays familiarisés avec les dernières nouveautés et aptes à mettre en œuvre les canons européens. On voit donc émerger « un art polonais sous influences » dans « une synthèse composite de l'art occidental ».

Ces propos sont illustrés par des réalisations dans les domaines de l'architecture et des beaux-arts. Un grand nombre proviennent de Cracovie, capitale culturelle et intellectuelle. Des souverains se font représenter à la mode occidentale ou sarmate selon leur intérêt du moment. Ainsi en est-il de Zygmunt III Vasa dont le portrait est attribué à Rubens. On im-



mortalise des moments forts de l'Histoire comme *La bataille de Legnica* ou *L'élection du souverain par la Seym* (diète). Les châteaux et les palais doivent beaucoup aux architectes florentins. Les intérieurs fastueux sont décorés et aménagés dans le goût français ou baroque. Certains princes sont même collectionneurs. Le conférencier fait également la part belle aux édifices religieux, notamment la basilique Ste Marie, fondée en 1320 et restaurée plusieurs fois jusqu'au XIXe

siècle. On peut y admirer un retable exceptionnel en ce qu'il n'est pas composé de panneaux peints mais sculptés. Ces bas et hauts-reliefs sont ensuite colorés. D'une dimension inhabituelle (16m x 11m), il est



l'œuvre de Veit Stoss, originaire de Nuremberg. Il représente le couronnement de la Vierge dans sa gloire rayonnante et

son accueil au Ciel. Les sculptures sont d'une grande finesse dans les plissés des vêtements, les rendus anatomiques et, bien sûr, l'expressivité des visages.



Cependant le dénominateur commun en Pologne est le faste qui éblouit jusqu'à la cour de Versailles lorsque de hauts dignitaires y sont reçus.

Les liens politiques entre la Pologne et la France sont anciens et remontent à la première élection du souverain polonais par la diète, à partir de 1572. Le premier monarque élu fut un Valois, notre futur Henri III. Suivirent de nombreuses unions entre aristocrates des deux pays – une stratégie visant indirectement à contenir la Prusse – jusqu'à celle de Louis XV avec Marie, la fille du roi déchu Stanislas Leszczynski. Si le choix a pu surprendre, il faut rappeler que la jeune fille était catholique, en bonne santé et issue d'une famille respectable malgré les vicissitudes de la politique. S'alliant à l'un des plus grands souverains européens, il fallait trouver un territoire à Stanislas. Ce fut la Lorraine, échangée avec les Habsbourg contre la Toscane.



.../...

.../... Roi soldat pour tenter de récupérer le royaume dont il fut spolié après la défaite de Poltava, roi pèlerin qui connut plusieurs exils, Stanislas était également, comme ses ancêtres, un roi bâtisseur qui voyait grand. Avec le conférencier pour guide, nous avons visité toutes ses résidences, tout d'abord en Pologne, le château de Baranow. Datant de 1506, ses tours d'angle coiffées rappellent un passé où l'on fortifiait. En revanche, les orne-



mentations des parties hautes, les volutes, le fronton éclaté produisent des effets maniéristes. A l'intérieur, on découvre des galeries, comme à Cracovie. Rydzyna part d'un fonds gothique aux façades ouvragées. L'intérieur présente des stucs fastueux dans un style grotesque : coquillages, palmes, nymphées, chevaux marins ... Hélas, il a été en partie détruit. Ne subsistent que quelques pièces.



En Lorraine, Stanislas s'établit à Lunéville. Le château est agrandi ainsi que les jardins. A noter une curiosité, une « table volante ». En réalité, grâce à une machinerie sophistiquée, le centre de la table descend à l'office où on le débarrasse des reliefs et dispose les mets suivants. Ainsi l'intimité des convives est-elle totalement préservée.



A la Malgrange, vaste « maison de campagne », la façade est recouverte de carreaux de faïence. Stanislas affiche un goût prononcé pour les pavillons exotiques disséminés dans ses jardins. Dans certaines galeries on pouvait admirer des automates grandeur nature. Le château de Chanteheux est doté en partie centrale d'un belvédère à l'italienne tandis que l'intérieur s'inspire de la villa Rotonda de Palladio. A Commercy, comme à Lunéville, les jardins sont agrémentés d'un grand canal. Un kiosque se singularisait par le fait que certaines ouvertures étaient obstruées par des voiles d'eau tombant en

cascade. On lui doit aussi, à Nancy l'église Notre-Dame de Bonsecours (panthéon de la famille), l'Hôtel des missions (hôpital pour pèlerins) et bien sûr l'embellissement de la Place Royale (aujourd'hui place Stanislas), avec ses remarquables fontaines, les grilles d'or de Jean Lamour et l'arc Héré, véritable arc de triomphe.

Dans toutes ces résidences, on menait une vie brillante. La table et les distractions y étaient réputées. Tous les beaux esprits, à l'instar de Montesquieu et Voltaire, se pressaient à la Cour de ce roi curieux, mécène et artiste. Stanislas possédait en effet un atelier où il dessinait. On connaît de lui un *Portrait équestre de Charles XII*, une *Vierge à l'enfant*. Le souverain pratiquait également le pastel et y a représenté le prince d'Einin. Il a transmis ses dons artistiques à sa fille Marie. Elle a été portraiturée par Van Loo ainsi que par Nattier. En 1748, ce dernier la représente assise avec naturel, vêtue de velours rouge, sans apprêts, en toute simplicité. Mais l'épouse de Louis XV peint également elle-même sous la supervision du peintre Jean-Baptiste Oudry. En 1745, elle met en scène *La bataille de Fontenoy* alors que *La Ferme*, réalisation datée de 1753, est conservée au Louvre. Par ailleurs, la reine de France est, par goût, à la pointe de l'innovation tant dans les domaines de la décoration, du mobilier que des arts de la table, comme le montrent une commode laquée à la japonaise ou certains services en porcelaine de Sèvres.

Il ressort de toutes les illustrations choisies par Fabrice Conan concernant la famille Leszczyński que si le faste s'impose à l'esprit, il s'allie toujours à l'originalité et à l'avant-garde. Hélas, nombre de ces merveilles ne sont plus visibles. En effet, à la mort de Stanislas, si la couronne de France récupère la Lorraine, Louis XV est las de dépenser sans compter pour sa belle-famille et refuse d'entretenir un héritage immobilier dispendieux. Aujourd'hui il est partiellement détruit ou défiguré. Dans bien des cas, seules les illustrations d'époque rendent compte de la magnificence de la Cour du roi déchu, un homme multiple, résolument tourné vers l'Ouest, en particulier la France qui a toujours joui d'un regard bienveillant en Pologne.

Hélène Gravelet



Frédéric Bazille - La jeunesse de l'impressionnisme

Conférence du 22 mars 2023 par Marzia Fiorito-Biche

Sans avoir jamais été tout à fait oubliée, l'œuvre de Frédéric Bazille a été redécouverte par les critiques américains désirant cerner le rôle important de son auteur dans la genèse du mouvement des *intransigeants* que l'exposition en 1874 du célèbre *Impression, soleil levant* de Monet a fait nommer par dérision les *impressionnistes*. Né le 6 décembre 1841, fils d'un austère notable protestant de Montpellier, ce géant à l'allure aristocratique aurait pu devenir médecin. Mais, à la fréquentation des amphithéâtres, il préféra celle du milieu artistique de sa ville natale, dominé par la figure du mécène Alfred Bruyas. Exposées au musée Fabre de Montpellier, les quelque treize œuvres de Courbet, notamment *La Rencontre, ou Bonjour M. Courbet* qui représente en 1854 cet ami des arts, semblent avoir guidé la vocation de Bazille. Aussi ce dernier obtint-il en 1862 d'étudier à Paris au sein de l'académie de Charles Gleyre, un an avant que l'*Olympia* et le *Déjeuner sur l'herbe* de Manet ne remettent en cause le choix des sujets et les modes académiques de représentation.

L'Atelier de la rue de La Condamine auquel contribua Manet (1870, musée d'Orsay), véritable manifeste de l'école picturale



naissante, donne à la conférencière l'occasion d'évoquer Le Petit Bayreuth, cénacle de mélomanes wagnériens auquel appartenait Louis-Edmond Maître, l'ami intime, collectionneur, mécène et musicien de qui Bazille brossa en 1869 le portrait (National Gallery of Art, Washington) ainsi qu'Émile Zola, clairvoyant défenseur des impressionnistes, et surtout le réseau d'amis fidèles tissé chez Gleyre : Monet avec qui Bazille partagea son premier atelier, Sisley, Renoir, auxquels se joignirent Manet puis Pissarro. Après l'*Autoportrait à la palette* (1865 : The Art Institute of Chicago) qui atteste sa maîtrise du chromatisme et de la traduction de la lumière et où l'élégance de la touche répond à l'élégance de la toilette, Bazille peignit *L'Ambulance improvisée* (1865 : musée d'Orsay). Le sujet, emprunté au quotidien – Monet est alité après un accident – est traité avec une grande économie de couleurs tandis que le blanc de la literie apporte toute sa lumière.



Tout autant qu'à la peinture d'atelier, Bazille s'adonna à la peinture « sur le motif », portant sur le paysage et sa représentation un regard qu'avait révolutionné l'invention de la photographie. La forêt de Fontainebleau offrait au groupe d'amis des points de vue que leurs devanciers de l'École de Barbizon leur avaient fait dé-

couvrir. La dette de Bazille envers ces derniers, particulièrement Théodore Rousseau est évidente, bien qu'il s'éloigne de leur réalisme, lorsque le papillotement de la lumière sur les feuillages et les rochers d'une lisière est traduit par un jeu subtil de taches claires et d'ombres (*Paysage à Chailly*, 1865 ; The Art Institute of Chicago).

De cette expérience picturale, Bazille retint la leçon du plein air ; mais, à la lumière changeante de la côte normande, vers Honfleur, et à la vibration amortie de la lumière de l'Ile-de-France ou du Vexin, autour de Pontoise, il préférait – au rebours de ses amis impressionnistes – la vivacité de celle du Languedoc qu'il rechercha pendant un séjour à Aigues-Mortes en 1867 (*Les Remparts d'Aigues-Mortes du côté du couchant*, National Gallery



of Art, Washington ; *Paysage d'Aigues-Mortes*, musée Fabre, Montpellier). C'est cette même lumière qui pleut sur *Les Lauriers roses* (1867 : Cincinnati Art Museum), sur la *Terrasse de Méric* (1867 ;

musée du Petit Palais, Genève) et sur la *Réunion de famille* (1867 : musée d'Orsay). C'est son éclat qui détache les plans, colore les ombres, avive les contrastes quand elle nimbe *La Robe rose* (1864 : musée d'Orsay) et *Vue de village* (1868 : musée Fabre, Montpellier) où le village de Castelnau-le-Lez, proche de Montpellier, annonce par le traitement de ses volumes exposés au plein soleil les vues de l'Estaque du Méridional Paul Cézanne.



Les natures mortes où s'élargit son éventail chromatique témoignent de la souplesse de son talent. Ainsi, peintes en 1870, s'individualisent *Femme aux pivoines* (National Gallery of Art, Washington) et *Jeune Femme aux pivoines* (musée Fabre, Mont-



pellier) où une servante noire – citation picturale de l'*Olympia* – renforce par sa présence l'intensité des coloris. Mais rares sont les sujets religieux et plus rares encore les marines. *Ruth et Booz* (1870 ; musée Fabre, Montpellier) est une référence à

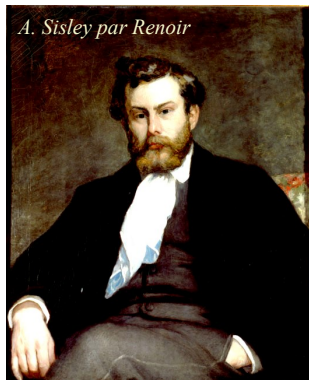
La Légende des siècles hugolienne plutôt que l'interprétation d'un épisode de l'*Ancien Testament*. Quant au *Mariage mystique de sainte Catherine*, copie d'après Véronèse, c'est une étude d'apprentissage, conservée en l'église Saint-Martin de Beaune-la-Rolande, paroisse où Frédéric Bazille trouva la mort à 29 ans, le 28 novembre 1870, dans son uniforme de zouave. Le sillon qu'il a tracé au sein du groupe des premiers impressionnistes, pour avoir été fort court, n'en a pas moins été fécond.

Norbert Gros

Alfred Sisley, le poète de l'impressionnisme

Conférence du 3 mai 2023 par Marzia Fiorito-Biche

Marzia Fiorito-Biche nous a dressé un magnifique portrait d'Alfred Sisley, le poète de l'impressionnisme, le plus impressionniste des impressionnistes, paradoxalement le moins connu. Ce peintre prolifique (960 huiles sur toile, un centaine de pastels, de très nombreux dessins) ne connaîtra le succès qu'après sa mort.



A. Sisley par Renoir

Alfred Sisley naît à Paris le 30 octobre 1839 de parents anglais ; son père est un marchand d'objets de luxe de toutes sortes, qui fréquente le milieu

artistique ; sa mère attirée par la musique lui donne le goût de cet art.

À 18 ans il est envoyé à Londres pour se former à une carrière commerciale, mais il va passer plus de temps à visiter les musées et s'intéresser à la peinture anglaise : il fait la synthèse entre la précision de Constable et les couleurs de Turner.

De retour à Paris, il obtient l'autorisation d'abandonner les affaires pour se consacrer à la peinture. Il intègre l'atelier de Charles Gleyre où il rencontre et se lie d'amitié avec Renoir, Monet et Bazille (1862). Les quatre amis quittent rapidement l'atelier pour planter leur chevalet en plein air : forêt de Fontainebleau, Chailly-en-Bière, Barbizon, Marlotte puis à La Celle-Saint-Cloud (1865).

En 1866 il rencontre Marie-Louise-Eugénie Lescouezec avec qui il aura 3 enfants (1867 1869 et 1871) : cette union déplaît à son père qui le déshérite. Sisley va ensuite toujours manquer d'argent.

Il partage son temps entre son atelier parisien et Bougival puis Louveciennes.

Sa production est importante (*Montmartre, canal St Martin*) Argenteuil (*grande rue, le pont*) Villeneuve-la-Garenne (*le pont, les rives de Seine*), Seine à Bougival en toutes



Rives de Seine à Villeneuve-la-Garenne

saisons, Marly le-Roi, *effets de neige, crue de la Seine*, hameau de Voisins...

Inondation à Port-Marly
1876



À Paris il élargit son cercle d'amis à Manet, Zola, Pissarro, Degas, Berthe Morisot. Il rencontre également Paul Durand-Ruel, célèbre marchand qui va lui acheter près de 400 œuvres en 25 ans !

En 1874 il participe avec 6 toiles à la première exposition des peintres impressionnistes puis, grâce au mécénat du baryton Jean-Baptiste Faure, il part à Londres dont il rapporte des vues sur la Tamise, Charring Cross, Hampton Court.



Hiver, effets de neige

A partir de 1877 il s'installe à Sèvres puis en 1879 déménage à Moret-sur-Loing. Sont peints de nombreuses vues des bords de Seine, du Loing, série sur l'église de Moret...

Le pont de Moret,



Le canal du Loing



En 1897 il rompt avec Durand-Ruel, Georges Petit devient son galeriste. Il part en Angleterre et au Pays de Galles (Penarth près de Cardiff) : nombreuses *marines* et *effets de vague*. Il reconnaît ses enfants et épouse Eugénie qui meurt en 1898 à leur retour. Lui même s'éteint en 1899 atteint d'un cancer de la gorge. Il a eu le temps de confier ses enfants à Monet.

Adolphe Tavernier a prononcé son oraison funèbre. Il est enterré aux côtés de son épouse à Moret ; un monument commémoratif est inauguré en 1911 à Moret. Une rose à son nom a été créée en 1998.

Sisley n'a jamais réussi à obtenir la nationalité française lui qui a si bien représenté les paysages de France. Tout au long de sa carrière, il a été inspiré par la nature : peu de portraits ou natures mortes ; surtout des paysages. On retrouve dans ses tableaux qui sont le plus souvent de taille modeste, les trois dimensions avec cet effet de profondeur et ces lignes de fuite (chemins, ponts, rangées d'arbres, mur...). La couleur est parfaitement maîtrisée : ciels (il commençait toujours ses toiles par eux) ; eau ; neige et reflets ; brume ; éclat du soleil ; effets du soleil sur le sable et l'eau. C'était un « poète écrivant ses rimes avec la couleur ».

Laurent Martin-Saint-Léon

Paul Cézanne – La couleur et la forme

Conférence du 24 mai 2023 par Marzia Fiorito-Biche

Né en 1839 dans une famille aisée d'Aix-en-Provence où son père s'était enrichi dans la chapellerie puis en fondant une banque, Paul Cézanne aurait pu briller dans la bourgeoisie de robe. Mais, après une solide formation classique, il écourta ses études de droit pour obéir à une irrésistible vocation. À Paris, où il fréquenta l'atelier de Charles Gleyre, et où son ami d'enfance et condisciple Émile Zola allait tenter victorieusement sa chance, il fut de tous les combats des impressionnistes, aux côtés de Claude Monet, Auguste Renoir,

Camille Pissarro. Sa participation aux expositions de 1874 et de 1877 ne lui procura que les sarcasmes de la critique et il n'en retira qu'amertume et désillusion. Ses œuvres de jeunesse, portraits de ses proches ou scènes familiales (*Portrait d'Émile Zola* ; *Louis-Auguste Cézanne, père de l'artiste, lisant l'Événement*) révèlent l'influence de Gustave Courbet. Mais les jeux d'ombre et de lumière et les tons contrastés de ses premières natures mortes (*Le Pain et les œufs*) laissent entre-



voir ses futures recherches picturales.

Après la parenthèse parisienne, son séjour dans le Vexin français marqua une étape décisive. Sa rupture avec la peinture narrative était consommée. En compagnie de Pissarro, sa palette s'éclaircit. La couleur commença à jouer un rôle majeur dans le traitement des natures mortes (*Bouquet au petit Delft*) et des sujets de plein air aux lignes de force



nettes, aux formes vigoureuses annonçant une construction géométrique de l'espace (*La Maison du pendu, Auvers-sur-Oise*) tandis que s'affirmait au contact de la nature son goût pour les paysages.

Indéfectiblement attaché à la Provence, il l'assouvait en explorant sans trêve, dans la variété des points de vue qu'offraient les alentours d'Aix ou de Marseille ou l'environnement du Jas de Bouffan, bastidon familial, le mariage dans l'espace des formes et de la couleur (*Le Golfe de Marseille vu de l'Estaque* ; *Rochers et arbres*). Ainsi s'éloignait-il de l'impressionnisme pur, abolissant la perspective traditionnelle dans l'agencement des plans colorés, fondant les détails dans les masses, débusquant les éléments géométriques qui structurent les paysages. En s'épanouissant, son art abandonnait hardiment l'illusion de la réalité pour devenir, par une



interprétation épurée du motif, de plus en plus elliptique. Il en vint à faire de la montagne Sainte-Victoire un motif pictural individualisé, emblème condensant tout ce qu'offre au regard l'arrière-pays aixois. D'autres peintres avant lui, dans des œuvres conservées au musée d'Aix-en-Provence –

P. Grés, J.-A. Constantin, F.-M. Granet – en avaient été les chantres. Mais Cézanne seul excella à traduire par la place éminente donnée à la couleur, dans une inexorable évolution vers la synthèse, le dynamisme du jaillissement minéral, en un unique élan, de cette montagne qui porte haut la croix de Provence (*Sainte-Victoire vue des Lauves*).



Il ne renonça cependant ni aux natures mortes (*Le Vase bleu* ; *Nature morte avec Amour en plâtre*), ni aux portraits, soumettant à d'interminables séances de pose dans une absolue immobilité le critique Gustave Geffroy, le marchand d'art Ambroise Vollard ou

son propre fils Paul (*Portrait du fils de l'artiste*). L'expression mélancolique et la posture hiératique de *Madame Cézanne aux cheveux dénoués* semblent en porter les stigmates. Si la volonté de ressemblance prédominait dans les autoportraits sur les recherches de style, l'attention de Cézanne se portait chez autrui surtout sur la part d'humanité qu'expriment les attitudes (*Les Joueurs de cartes* et *La Femme à la cafetière*). Parallèlement s'affirmait une manière novatrice d'intégrer l'être dans la nature, dans de larges compositions savamment architecturées (*Trois Baigneuses* ; *Les Grandes Baigneuses*).

Le lien rapprochant dès l'enfance Cézanne et Zola aurait été rompu quand ce dernier publia en 1886 *L'Œuvre* dont le protagoniste, le peintre Claude Lantier, défend un style pictural au rebours de celui qui a la faveur des expositions officielles. L'écrivain, pourtant défenseur des artistes de son temps, n'aurait pas compris la démarche artistique de son ami. Il revint aux peintres avant-gardistes de réparer une injustice – l'hostilité des milieux officiels envers l'ermite aixois – et de réhabiliter les conceptions esthétiques de l'inventeur d'un langage plastique qu'ils s'approprièrent à leur tour, la synthèse de la forme engendrant le cubisme et la libération de la couleur le fauvisme. Après que Maurice Denis eut peint un *Hommage à Cézanne*, Robert Delaunay reconnut : « C'est Cézanne qui a été le précurseur et qui a éclairé le cubisme ». Pablo Picasso lui-même renchérit : « Cézanne est notre père à tous ».

N.G.

Exposition Manet-Degas - Musée d'Orsay - 27 avril 2023

S'il est un rapprochement pertinent entre deux artistes, c'est bien celui d'Edouard Manet (1832-1883) et Edgar Degas (1834-1918) et cela à plus d'un titre. La très riche exposition de musée d'Orsay présente une confrontation au sommet sur plusieurs plans : amical, social aussi bien qu'esthétique de leur marche vers la modernité. Il s'agit de comprendre l'un à partir de l'autre dans une relation asymétrique au premier abord.

Les visiteurs sont accueillis par les autoportraits des deux hommes : *Autoportrait à la palette* pour Manet, *Autoportrait au porte-fusain* pour Degas. Leurs styles personnels y apparaissent



E. Manet



E. Degas

nettement : des empâtements davantage présents s'agissant du premier, un rendu plus lisse de la part du second. Cependant, de nombreux points communs lient les deux peintres. Ils sont tous les deux issus d'un milieu aisé et cultivé, ont abandonné des études de droit pour la peinture qu'ils ont apprise hors Académie, fréquentent les mêmes cercles (comme le salon Morisot), aiment les mêmes artistes (les maîtres toscans et espagnols). Ils se défont, s'imitent et l'on assiste à un dialogue permanent de grandes œuvres.

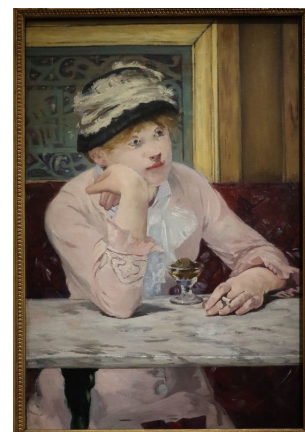
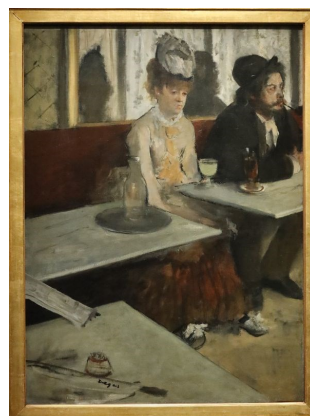
Présentées par thèmes, les 200 réalisations rassemblées à l'occasion de l'exposition, peintures, dessins, pastels, gravures, dévoilent deux artistes attachés à peindre la modernité. Ils mettent en scène les loisirs de leurs contemporains : *Le déjeuner sur l'herbe*, *En bateau*, les courses hippiques, le monde du spectacle, en particulier de la danse, la musique (Manet : *Leçon de musique*, Degas : *Violoniste et jeune femme*). Fervents patriotes, ils ne sont pas insensibles aux soubresauts de l'histoire mais en rendent compte avec parcimonie (Manet : Estampe *La barricade*), préférant s'investir sur le terrain. Ils portraiturent leurs



amis et connaissances (Manet : *Portrait de M. Emile Zola*, Degas : *Mary Cassatt au musée du Louvre*), les familles Morisot et Monet. Les femmes représentent des sujets privilégiés, aussi bien les femmes du monde que le petit peuple qui s'active en coulisse (Degas : *Les repasseuses*, *Chez la modiste* ou Manet : *La serveuse de bocks*).



Les prostituées ne sont pas oubliées, triomphantes avec *Nana*, *Olympia* ou, images dégradées (Degas : *L'Absinthe*, Manet : *La Prune*



Par ailleurs, l'exposition questionne continuellement la relation des deux hommes avec l'Impressionnisme. Si Manet a été considéré comme un chef de file par certains de ses amis artistes, il ne s'est jamais vraiment déclaré ni engagé, au contraire de Degas, assidu des expositions qu'il n'hésitait pas à organiser. L'idée transmise depuis le XIXe s consiste à dire qu'ils seraient restés à la marge du mouvement. En fait, Manet et Degas ont suivi leur pente naturelle, ont expérimenté chacun à leur manière, dans une émulation souvent positive, au sein de ce grand mouvement pluriel, ce fleuve impétueux qui charrie tous les modernismes de l'époque.

Par-delà les jugements convenus, les commissaires de l'exposition espèrent avoir proposé « un bain de jouvence pour les artistes et le public ». Gageons qu'ils ont réussi.

H.G.



Edouard Manet :
Les bulles de savon

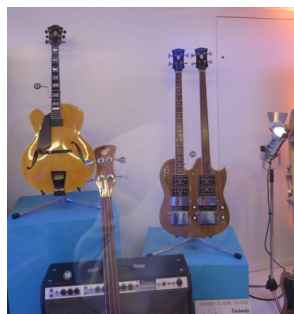
Montluçon, le 29 mars 2023

Quelques personnes étaient sceptiques sur cette destination, car Montluçon avec son passé industriel et son statut de sous-préfecture n'a pas la réputation d'une ville très touristique. Eh bien, détrompez-vous, nous avons passé une bonne journée dans cette ville qui a su se moderniser, mettre en valeur les éléments de son patrimoine et créer un musée original qui nous a apporté pas mal de sensations !

L'arrivée devant le Musée des musiques populaires (MuPop) nous a surpris car, jouxtant l'église Notre-Dame du XIV^{ème} siècle, se dresse un bâtiment contemporain recouvert de bardeaux beiges aux formes à la fois compactes et échancrées. L'intérieur est spacieux, clair et nous découvrons ce temple dédié à la musique populaire, qui a commencé par une collection de vielles, l'instrument des campagnes des XVIII^e et XIX^e siècles. Trop à l'étroit dans les salles du vieux château, elles ont nécessité la création d'un



musée dont les collections se sont peu à peu élargies puisque les expositions permanentes occupent trois étages. Presque tous les instruments, bien rangés dans les vitrines, sont en état de fonctionnement et grâce à un petit boîtier, notre casque sur les oreilles et un pointeur lumineux, nous pouvions, individuellement, entendre des morceaux interprétés sur ces instruments : vielle sur un air de la Cour de Louis XV, cornemuse, accordéon, violon, cabrette, musette, etc... Tout est expliqué, la façon dont on a fabriqué ces instruments comment ils étaient utilisés, quelles réjouissances ils accompagnaient. Jadis, les histoires contées et les danses au son des instruments, parfois rudimentaires ou au contraire décorés, servaient à réunir les villages et les populations. La vielle à roue occupe une place privilégiée dans ce musée bourbonnais et la fabrication a perduré jusqu'à ces dernières années.



Un grand lot de guitares, de toutes origines et de toutes dimensions est exposé, illustré de peintures et de photos. Un étage entier est consacré aux périodes rock, disco, des « sixties » : affiches, journaux d'époque, pochettes des disques 45 tours, électrophones, multiples photos et extraits de films. Même si nous n'avions pas été des fans des

yéyés, nous éprouvions un peu la nostalgie de nos années de

jeunesse et nous sommes rendu compte que nous connaissons un peu ces chanteurs et leurs tubes !

Il y a aussi des limonaires, des fanfares, des instruments à vent aux formes bizarres (le serpent a particulièrement intrigué) tout un monde de sons et de superbe facture.



Après le déjeuner, la belle promenade dans cette ville coquette et bien entretenue nous fit découvrir de nombreux immeubles à pans de bois, et l'histoire de la ville. Les deux églises renferment quelques spécificités, comme par exemple un plan étrange de l'église Notre-Dame qui tient compte du tracé de la voie principale d'accès.



L'Eglise Saint-Pierre date du XII^e mais sa façade intégrée dans le tissu urbain est du pur XVII^e. L'intérieur est resté roman avec un « passage berichon » qui relie la nef et les bas-côtés du chœur ; la croisée du transept est coiffée d'une coupole sur trompes. On y trouve également plusieurs statues : une croix de carrefour de la fin du XIV^{ème} siècle, une Piéta en pierre du XV^{ème} siècle, et une magnifique Sainte Madeleine de la fin du XV^{ème} siècle.



Le château, sur la hauteur comme il se doit, a été remanié à de multiples reprises, son style est donc disparate. La descente vers le centre-ville à travers les jardins par un chaud soleil était bien agréable.

Donc, pas de préjugés il faut aller visiter sur place ...



P. T-S

Haussmann - Façonner une ville Conférence du 7 juin 2023

La conférence de Manon Legros, consacrée à la transformation de Paris au XIX^e s, a eu le mérite d'identifier clairement le rôle de chacun dans cette entreprise pharaonique : Napoléon III en commanditaire visionnaire, Haussmann dans celui de chef d'orchestre rigoureux et efficace, sans oublier les nombreux spécialistes dans tous les domaines (architectes, ingénieurs, paysagistes ...)

Le Premier Empire s'effondre lorsque le futur Napoléon III (1808-1873) a 7 ans. Il sera élevé par sa mère dans le culte de son oncle, Napoléon 1^{er}. Après avoir été élu président de la République, le coup d'Etat du 2 décembre 1851 lui permettra de restaurer l'Empire.

Georges-Eugène Haussmann (1809-1891), haut fonctionnaire et homme politique, est présenté à l'empereur par le duc de Persigny. Napoléon III est séduit par l'homme, fils de bonapartiste et doté d'une poigne administrative très ferme. Les deux hommes

s'estiment, s'apprécient et se complètent. Napoléon III est admiratif des compétences d'Haussmann en matière d'aménagement du territoire en région bordelaise. Il cherchait quelqu'un pour conduire ses ambitions urbanistiques. Haussmann, homme de la situation, sera nommé préfet de la Seine en 1853. Sa première mission sera «d'embellir» Paris mais aussi de l'aérer et de l'unifier.



Cette transformation dura 17 ans, de 1853 à 1870. Napoléon III avait pensé ce projet. Il avait dessiné au crayon de couleur les grandes artères qui devaient redessiner la ville. Se mit en place un système d'expropriation-indemnisation. Une partie de la ville fut démolie : 20 000 immeubles furent abat-



tus, 30 000 reconstruits. Sont d'abord percés les boulevards Saint Michel et Sébastopol pour former avec la rue de Rivoli un axe orthogonal au centre de Paris. A partir de 1854, au départ de l'Arc de Triomphe, sont percées 12 avenues en forme d'étoile (dont les Champs Elysées). La conception de la place de l'Etoile est confiée à l'architecte Jacques Hittorff. Le long des nouvelles artères, les bâtiments anciens sont remplacés par des immeubles normalisés. Ils répondent à des caractéristiques précises : façades en pierre de taille claire, toitures en zinc, 6 étages, balcons filants en fer forgé aux 2^e et 5^e étages. L'étage noble se situe au 2^e. Plus on monte, plus les appartements et les habitants sont modestes pour finir par les chambres de bonnes. Toutes les catégories sociales cohabitent. Toutes bénéficient de l'eau courante et du gaz à tous les étages.

On réorganise le nom des rues. On crée de nouveaux arrondissements. G. Davioud et A. Alphand ont été chargés par Haussmann d'agrémenter les rues en créant un mobilier urbain au style homogène, élégant, de couleur verte choisie par Napoléon III pour rappeler la nature. Les kiosques à journaux, les fontaines, viennent embellir la ville. Les deux hommes généralisent l'alimentation au gaz des candélabres dessinés par C. Garnier et L. Oudry. C'est à cette époque que les Morris père et fils inventent la colonne qui porte leur nom.



Haussmann suivra les goûts de Napoléon III pour ce qui est de la présence du végétal dans l'aménagement urbain, l'empereur s'inspirant lui-même des réalisations anglaises qu'il avait appréciées lors de son exil à Londres. Des squares sont créés, 80 000 arbres plantés. Parcs et bois sont réalisés ou préservés : à l'ouest, le bois de Boulogne, à l'est, le bois de Vincennes, les Buttes Chaumont au nord et le parc Montsouris au sud. Un système cardinal de grands espaces à Paris.

Dans la capitale insalubre, la Bièvre fut enterrée. Le problème crucial de l'eau fut confié à E. Belgrand, directeur du service des eaux et des égouts de Paris. Son trait de génie fut de créer 2 réseaux distincts entre eau potable et non potable. Il conçoit un réseau complet, accessible, des aqueducs ; 500 km d'égouts sont percés.



L'approvisionnement d'un demi-million d'habitants supplémentaires représentait également un problème majeur. En 1853, Napoléon III demande l'arrêt des travaux en cours et, pour les halles, influencé par le Crystal Palace et l'architecture des gares, prône la construction d'un édifice en métal. V. Balard en sera l'architecte dédié.



De cette époque datent la gare St Lazare (la 1^{ère} d'Europe), la gare du Nord, le cirque d'hiver ainsi que des lieux de spectacle prestigieux : l'Opéra Garnier, les théâtres Lyrique et du Châtelet (tous les deux dus à G. Davioud).

Dans cette métamorphose de la capitale, Haussmann a engagé 2 milliards de francs or, le budget annuel du pays tout entier. Des emprunts ont été contractés, de nouvelles banques ont été créées comme la Société Générale ou le Crédit Lyonnais. Une spéculation effrénée a fait la fortune de financiers aventureux comme les frères Pereire qui aménagèrent le quartier de la plaine Monceau, apprécié de la bourgeoisie industrielle ou financière.

Pendant cette période, la superficie de Paris a été doublée. Elle a conquis le titre de « plus belle ville du monde ». Cependant, trop dépensier, le baron Haussmann ne capitalisa pas ses succès. Le poste de premier ministre lui échappa et il fut relevé de ses fonctions en 1870. Il mourut à Paris le 11 janvier 1891, à l'âge de 81 ans.

Elisabeth Cros

L'ESTAMPE JAPONAISE (UKIYO-E)

HISTORIQUE

Bien avant l'estampe, existaient au Japon des artistes peintres au service de l'aristocratie, souvent guerrière. Ils décoraient l'intérieur des forteresses de somptueuses peintures murales sur fond d'or, reflets de l'autorité seigneuriale. Après les trop longues périodes de guerres civiles, le pays vit l'avènement d'une économie urbaine prospère, d'une société ne boudant pas ses plaisirs, un terreau favorable à l'émergence d'une autre expression artistique en phase avec le plus grand nombre. Ainsi, à la période Edo (1603-1868), s'épanouit l'estampe (*ukiyo-e*) ou « image du monde flottant », comprenez *impermanent*.

La technique de la gravure sur bois avait été importée de Chine dès le XIII^e s et servait à illustrer les textes bouddhiques. Les principaux centres de production étaient situés à Kyoto et Osaka. Au XVI^e s, la technique est améliorée et, au siècle suivant, se propage à la nouvelle ville d'Edo (ancien nom de Tokyo). Les artistes sont alors anonymes. Ils illustrent des livres de divertissement et d'enseignement. Les premières estampes sont exécutées à l'encre noire puis rehaussées à la main de vermillon, de vert et de jaune. Vers 1673-1680, apparaissent des images sur feuilles séparées qui sont à l'origine des estampes *ukiyo-e*. Hashikawa Moronobu est considéré comme le premier artiste d'estampe. L'évolution de cette forme d'art est parallèle aux progrès techniques réalisés et sera très codifiée.

L'ouverture forcée du Japon au reste du monde sonne à la fois le déclin de l'*ukiyo-e* dans l'archipel nippon et sa propagation en Occident, avide d'exotisme, principalement à partir de l'exposition universelle de 1867 à Paris. Les estampes deviennent une source d'inspiration pour les artistes européens (Van Gogh, Degas, Klimt ...) alors frappés de « japonisme ». Cet engouement amène les amateurs à constituer d'importantes collections comme celles de Claude Monet (à voir dans sa maison de Giverny), Edmond de Goncourt ou Isaac de Camondo qui en a fait don au Louvre. Ce fonds représente la base de la grande collection du musée Guimet.

Certains considèrent l'*ukiyo-e* et ses codes visuels comme l'ancêtre des mangas et animes, autres formes d'art populaire, contemporain cette fois.

NB : Petite précision étymologique : le mot *manga* apparaît pour la 1^{re} fois chez Hokusai pour désigner un feuillet d'estampes.

LES PLUS GRANDS ARTISTES (souvent des novateurs) :

Moronobu (1618-1694) : estampes monochromes

Harunobu (1725-1770) : met au point l'impression polychrome des « estampes de brocart »

Masanobu (1686-1764) : innove avec la perspective occidentale

Utamaro (1753-1806) : âge d'or

Kiyonaga (1752-1815) : id

Hokusai (1760-1849) : un des deux plus grands du XIX^e s

Hiroshige (1797-1858) : id

Yoshitoshi (1839-1892) : un des plus grands de l'ère Meiji

LES THEMES

Ils varient suivant les époques et les diktats permanents (politique) ou momentanés (érotisme, impératifs économiques).

A l'époque d'Edo (1603-1868) émerge une société bourgeoise urbaine et marchande. Les thèmes correspondent aux centres d'intérêt de cette nouvelle classe sociale, des sujets issus du quotidien : scènes de rue, théâtre kabuki, lutteurs, jolies femmes, créatures fantastiques, calendriers, cartes de vœux, scènes érotiques, merveilles de la nature et lieux célèbres selon les saisons.

CLASSEMENT par des appellations spéciales

Les estampes sont dénommées selon leur **format** de *Chuban* (25/26 x 17/19 cm) à *O-oban* (58 x 32 cm), leur **orientation** (portrait ou paysage), les **couleurs** appliquées et leur **nombre** (de *Sumizuri-e* en noir et blanc à *Nishiki-e* qui fait appel à toutes les couleurs).

LES COULEURS

Traditionnellement les pigments sont d'origine minérale ou végétale : encre de Chine pour le dessin, rouge de l'oxyde de plomb ou du millepertuis, rose du safran, bleu foncé de l'indigo, violet (mélange indigo et millepertuis), blanc lumineux à base de poudre d'huître, jaune et vert

A partir de 1829, colorants chimiques occidentaux

TECHNIQUE

Plusieurs étapes font appel à plusieurs spécialités : artiste peintre, graveur, imprimeur.

1- Réalisation du **dessin-maître** à l'encre par l'artiste.

2- Réalisation de la **planche de trait** par l'artisan graveur. Il colle le dessin contre une planche et en évide les zones où le papier est blanc : le dessin apparaît en relief sur la planche mais la feuille originale est détruite au fur et à mesure.

3- Production des **planches de couleurs** :

La « planche de trait » est encrée de manière à produire un certain nombre de copies (quasiment parfaites) du dessin d'origine.

Chaque nouvelle épreuve est collée à son tour sur une nouvelle planche. Cette fois, ce sont les zones colorées d'une couleur particulière qui sont laissées en relief. Il y a autant de « planches de couleurs » différentes qu'il y a de couleurs à imprimer.

4- **Impression** :

Les planches de trait puis de couleurs sont appliquées successivement sur le papier. L'ajustement de l'une à l'autre doit être parfait et est obtenu par des marques de calage gravées dans les angles. L'encrage se fait en frottant le papier contre la planche encrée à l'aide d'un tampon en corde de bambou. Certaines planches peuvent être appliquées plusieurs fois jusqu'à obtenir l'intensité de teinte souhaitée.

L'impression des couleurs suit un ordre précis en commençant par le noir.

Le tirage de l'estampe se poursuit jusqu'à ce que l'usure du bois ne permette plus une précision ni une netteté suffisantes. Le tirage de l'édition dite « originale » permet en moyenne l'impression de 300 estampes, quelque fois plus, la rendant accessible à un très large public.

Les Kimonos, Exposition au Musée Jacques Chirac, le 27 avril 2023

Lors de la saison 2023, le musée du quai Branly proposait une exposition consacrée au kimono. Dès l'entrée, le visiteur est invité au voyage en remontant, pas après pas, la rivière de mots, une projection mouvante de l'artiste Charles Sandison. Puis il pénètre dans un univers totalement étranger où, les tenues vestimentaires exposées sont indissociables d'une civilisation longtemps fermée au monde, notamment pendant la période Edo (1603-1868) choisie par les commissaires.

Le kimono apparaît, dès l'abord, comme un marqueur de la haute société nipponne. S'il représente un symbole identitaire, il témoigne également du raffinement des classes sociales les plus élevées. Ce vêtement, qui n'est nullement destiné à mettre en valeur le corps, est apparu au XIII^e s et aurait son origine dans la Chine des Tang (tout début du Xe s). Seule compte la beauté de l'ornementation. Il est toujours constitué de 8 rectangles allongés que l'on assemble : 2 pour le corps, 2 pour les longues manches, 2 bandes frontales, 1 col et 1 sur-col. Il se porte le côté gauche rabattu sur le droit et est retenu à la taille par une large ceinture (obi). Il est porté aussi bien par les hommes que par les femmes et les enfants. Existente également des sous-kimonos et

sortait pas librement comme la courtisane, aussi lui apportait-on à domicile les catalogues des plus beaux vêtements, aux dernières tendances du moment.

Cette exposition de pièces exceptionnelles est complétée par un grand nombre d'estampes mettant en scène des personnages des deux sexes qui portent le kimono dans des situations diverses : femmes devant une boutique, messieurs



dans le quartier des maisons de plaisir, foule sur un pont devant le Mont Fuji. Ces estampes d'excellente qualité d'impression sont signées Hiroshige, Utagawa Kunisada ...

Les milieux artistiques occidentaux découvrent le Japon au XIX^e s et auront leur période de « japonisme » dont rendent compte quelques œuvres choisies.



s,



Si, dès la seconde moitié du XX^e les Japonais eux-mêmes abandonnent cette tenue vestimentaire peu pratique dans la vie moderne, l'exposition montre que, de par le monde, ce vêtement particulier est encore source d'inspiration pour les créateurs, quelque fois de grands noms de la haute couture. Une postérité souvent inattendue.

H.G.

des sur-kimonos (manteaux). Le port du kimono est particulièrement codifié. Par exemple, les jeunes filles à marier arborent des manches très longues. Une femme respectable porte le gros nœud de son obi à l'arrière tandis que celui de la courtisane se trouve à l'avant. Faute de poches, la très large ceinture du kimono est également destinée à recevoir toutes sortes de petits objets de la vie quotidienne : boîtes minuscules, peignes, piques à cheveux ...

Les kimonos étaient fabriqués en soie, brocart ou satin. Les décors étaient essentiels, brodés au fil de soie ou d'or, ou bien teints. On utilisait à cet effet une colle à base de pâte de riz pour cloisonner les différentes couleurs que l'on appliquait au pochoir. Ou bien, avant de plonger le tissu dans un bain de teinture, on pouvait aussi nouer, d'une manière étudiée, certains endroits afin de produire des figures épargnées par la couleur. Toutes sortes de motifs ornent les splendides kimonos que nous avons pu admirer : végétaux, fleurs, oiseaux, chimères, symboles porte-bonheur... La femme de qualité ne

UN GRAND JOUR !



Le dimanche 8 octobre 2023 restera marqué dans les annales des Amis des musées de Bourges comme un jour exceptionnel. En effet, dans le cadre prestigieux des salons d'honneur de l'Hôtel de ville, nous avons fêté à la fois la « Journée européenne des Amis de musées » qui avait pour thème l'hospitalité et les 70 ans de notre association. Par conséquent, c'est tout naturellement que nous avons accueilli non seulement la représentante de la municipalité et la conservatrice des musées, mais également une restauratrice d'art, plusieurs artistes, professionnels et amateurs, nos adhérents et leurs amis et même quelques touristes de passage : près de 150 personnes nous ont rendu visite tout au long de la journée.

Carole Lambert, restauratrice de tableaux, a eu le privilège d'ouvrir le ban. Elle travaille aussi bien pour les musées, notamment berruyers, qu'à Chambord ou pour des particuliers. A l'aide de vidéos illustrant ses explications, elle a initié un public intéressé, au nettoyage, à la réparation de toiles qui avaient subi les outrages du temps. A défaut de pouvoir transporter des tableaux en cours de réfection – prudence et confidentialité obligent – chacun pouvait consulter le livre confrontant les périodes *avant* et *après* et prendre conscience de l'importance d'une profession qui redonne vie à ce qui paraissait irrémédiablement perdu. Que les personnes qui auraient manqué cet atelier se rassurent, ce n'était qu'une mise en bouche avant les conférences que Carole Lambert a prévu de donner sur ce beau métier d'art.

Puis, dans l'ordre chronologique, Corinne Trussardi, Maire-Adjointe chargée du patrimoine et du tourisme représentant le Maire excusé, a pris la parole pour rappeler à quel point la municipalité appréciait le travail effectué par les associations, un mailage essentiel à notre ville. Elle a donné toute sa place aux Amis des musées, notamment dans le cadre de la candidature de Bourges en tant que capitale européenne de la culture 2028.

La Présidente, Pierrette Tisserand, a ensuite souhaité la bienvenue à chacun, a redit le rôle essentiel de l'association dans



l'accompagnement des musées, au regard du mécénat qui n'est en rien abandonné pendant la fermeture des musées et dans son rôle de « passeur de culture ». Elle a évoqué le fait que cette journée, une première en France, était célébrée simultanément dans de nombreuses villes d'Europe pour mettre en lumière le rôle des associations d'Amis des musées. Elle a également mis fin au suspense en dévoilant « l'œuvre des Amis des musées ». Etaient proposés deux tableaux et deux céramiques issus de notre mécénat. Un score très serré a cependant permis de distinguer *Le moine*

débonnaire d'André Rozay. Sans plus tarder, sous la houlette de Florence Margo-Schwoebel, directrice des musées et du patrimoine historique, l'assemblée a descendu un étage pour se rendre à la Maison des musées où chacun a pu admirer cette céramique destinée à y trôner pendant plusieurs mois.

Puis, nous nous sommes tous retrouvés autour du verre de l'amitié, champagne et petits fours !

L'après-midi, nous avons eu le plaisir d'accueillir Jean Chen, aquarelliste-dessinateur-historien bien connu à Bourges, sa ville d'adoption. Après le tome 1 de son œuvre *Bourges au fil des siècles*, et le tome 2 *Le Haut Berry*, il a mis en chantier l'ouvrage suivant consacré à la « route johannique » qui déborde largement notre province puisque la longue chevauchée de Jeanne d'Arc la mène au travers de 7 régions, jusqu'en Poitou. Il a exposé ses recherches, sa méthode de travail, illustrées par plusieurs grandes planches de dessins aquarellés à différents stades. Il a également répondu aux nombreuses questions du public fasciné par son talent et son érudition. L'on pouvait même consulter des plans et documents d'époque ou son carnet de croquis. Il ne reste plus qu'à patienter jusqu'en 2025 pour découvrir la 1^{re} partie de ce travail unique, de très longue haleine.

En contrepoint, deux artistes amateurs talentueux, Jacqueline Herrero et Jean-Pierre Donnette proposaient des démonstrations d'aquarelle, expliquant différentes techniques et reproduisant en direct une œuvre réalisée précédemment. Chacun pouvait suivre son évolution. Un travail de patience et de minutie, réalisé cependant en un temps record.

L'assemblée ne s'est pas séparée avant que la Présidente



n'ait dévoilé le nom attribué à notre sanglier mascotte (voir l'article dans le journal n° 28). Il répondra désormais au nom d'Art'hure – le bien nommé par 3 de nos adhérentes. Les lauréates du quiz de l'été 2023 ont également été

récompensées de leurs efforts et de leurs bonnes réponses.

Le point d'orgue des festivités a été donné quelque temps après, lorsque les convives du repas de rentrée ont pu déguster le gâteau anniversaire, une surprise tenue secrète jusqu'au dernier moment.

H.G



Une partie du bureau de l'AMB et la directrice des musées, le 26 octobre